



D.R.



LIMOUSINE ISAN SONGS

Fruit de la rencontre entre deux cultures musicales aux antipodes, le troisième disque de Limousine est une vraie splendeur. En partant sur les routes de Thaïlande, du Laos et du Viêt Nam, le quatuor instrumental français a enrichi sa palette sonore des musiques traditionnelles ancrées dans la région d'Isan : le molam et le luk thung. Retour sur un enregistrement « à la roots », au cœur de l'Asie du Sud-Est.

On s'est longtemps empêché de croire au jumelage possible de cultures éloignées, sous des prétextes puritains et en se protégeant derrière l'ombrelle du politiquement correct qui présuppose que tout croisement musical entre deux hémisphères s'apparente forcément à un néocolonialisme insidieux, et vire au cauchemar *world music* pour occidentaux en mal d'exotisme. L'histoire du molam, si elle est intimement liée à celle de la Thaïlande rurale et de ses pays limitrophes, en offre pourtant le plus édifiant des contre-exemples, puisqu'elle témoigne d'un aller-retour permanent depuis les

années 1960 entre les codes occidentaux (jazz, pop, rock) et une musique thaï et lao de tradition ancestrale, emprunte de spiritualité animiste.

CARNET DE VOYAGE

Limousine a effectué au sens propre ces allers-retours. L'idée d'un album sous forme d'un carnet de voyage, imprégné des atmosphères moites de l'Asie du Sud-Est et de la langueur psychédélique du molam et du luk thung, a germé en 2012 lors d'une tournée au Viêt Nam chapeautée par Agnès B. et l'Institut français. Deux ans plus tard, après une première prise de contact en 2013, les voilà partis



« On a écouté beaucoup de molam et de musique locale avant d'enregistrer, ça a donc déteint très naturellement sur notre façon de composer. » MAXIME DELPIERRE



LIMOUSINE
SIAM ROADS
(EKLER'O'SHOCK)

pour Ubon Ratchathani, capitale du molam, au sud de la région d'Isan. Le groupe se retrouve vite baigné dans l'ambiance capiteuse des provinces qui bordent le Mékong, très peu fréquentées par les touristes : climat tropical, paysages de rizières somptueux, bouis-bouis à prostituées, wagons-couchettes d'un autre âge, whiskys glaçons, karaokés low-fi et... molam à gogo ! « On a écouté beaucoup de molam et de musique locale avant d'enregistrer, explique Maxime Delpierre, le guitariste du groupe. On était complètement immergé dedans, ça a donc déteint très naturellement sur notre façon de composer. Le fait d'être impliqué dans la vie locale, de partager des expériences communes avec les autochtones et d'effectuer tous ces trajets éreintants en train, en pick-up ou en taxi... Tout cela a beaucoup déteint sur notre musique. »

CLIMATS ENVOÛTANTS

S'il n'est pas exempt de sonorités plus léchées, *Siam Roads* met avant tout l'accent sur des climats

envoûtants et contemplatifs, teintés parfois d'une certaine nostalgie, mais fuyant toujours l'écueil du vintage exotique. Le groove du molam, avec ses voix d'une beauté pénétrante (celles de la diva Rasmee Wayrana ou du chanteur-instrumentiste Yodh), touche parfois en plein cœur, rappelant les tonalités languides et chaloupées du jazz éthiopien, avec cette touche légèrement atonale qui en fait le charme si particulier. « Dans le molam réside une forme inhérente de nostalgie, car c'est une musique populaire de tradition orale, traversée en filigrane par les conflits géopolitiques du passé, la guerre du Viêt Nam et le génocide des minorités ethniques. Elle fut par un temps interdite pour des raisons politiques, et c'est resté une musique un peu honteuse. Les jeunes ne revendiquent pas du tout cette musique et cette culture, à de rares exceptions. Ils sont beaucoup plus dans l'emo et le metal, dans un certain fantasme de la Californie. Ils se demandaient d'ailleurs pourquoi on s'intéressait à cette musique-là, ça les troublait. Il n'y a qu'à Bangkok, grâce aux compilations du label ZudRangMa et aux soirées Paradise Bangkok, que le molam, dans sa version psyché-rock *sixties*, bénéficie d'un nouvel engouement chez la jeunesse branchée. Parallèlement, dans la région rurale d'Isan où on a enregistré l'album et qui est le berceau de cette musique, ces disques-là sont monnaie courante – tu en trouves sur tous les étalages des revendeurs à la sauvette. C'est avant tout une musique populaire, qui fait partie intégrante de la vie quotidienne, ce qui est loin d'être le cas à Bangkok. »

SYSTÈME D

Enregistré avec les moyens du bord, le disque tire paradoxalement sa force des conditions rudimentaires de l'enregistrement. Maxime Delpierre nous fait un récit encore ému et amusé de cet enregistrement sur la corde raide, entre deux allers-retours à Hanoï ou Bangkok pour aller y effectuer des concerts : « Rien n'était calculé à l'avance. La plupart des enregistrements se sont faits avec ce qui nous tombait sous la main : on avait juste installé un ordi avec quelques micros dans une pièce. Le pari, c'était que le disque soit habité par cette ambiance dans laquelle nous étions plongés jour et nuit, d'incorporer les sons qui nous entouraient. Le studio n'étant pas un vrai studio d'enregistrement, on entendait les répétitions d'à côté d'ados thaï qui jouaient des balades emo, du hard rock... Le fait d'être tributaire du système D créait une forme de tension très inspirante. Le morceau *Mekong*, par exemple, a été improvisé en *live* d'une seule traite, à la toute fin de notre séjour. On venait de passer trois semaines dans ce studio, et on avait sympathisé avec les ados du coin qui venaient souvent assister, éberlués, à nos répétitions. Du coup, on les a mis à contribution pour faire les chœurs sur le morceau. » Loin de s'empêtrer dans les clichés fusion et fuyant toute étiquette, le disque se trouve une identité à part, mêlant climats cinématographiques, ambient languide enveloppé de saxophone et rock psychédélique au groove irrésistible, où la tragédie de l'histoire refait parfois surface sous la légèreté enivrante des arrangements. ■■